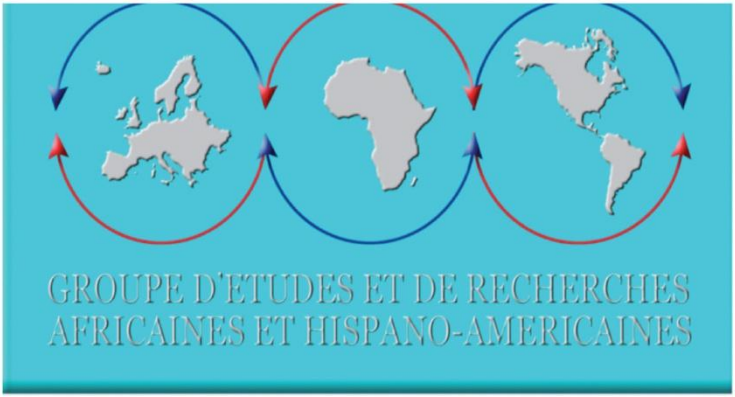
UNIVERSITÉ GASTON BERGER

Revue du Groupe d'Études et de Recherches Africaines et Hispano-Américaines (GERAHA)

N° 02 JANVIER 2016
ISBN 979-10-91817-05-9
EAN 9791091817059



Imprimerie Serigne Fallou MBACKE
Nord Saint-Louis, Sénégal

COMITÉ SCIENTIFIQUE

- Pr. Jean FRANCO, Université Paul Valéry, Montpellier III, France
- Pr. Daniel VIVES, Université de Rouen, France.
- Pr. El Hadj. Amadou NDOYE, Université Cheikh Anta DIOP, Sénégal.
- Pr. Jesús Sánchez LOBATO, Université complutense, Madrid, Espagne.
- Pr. Ndiawar SARR, Université Gaston Berger, Saint-Louis, Sénégal.
- Pr. Gora MBODJ, Université Gaston Berger, Saint-Louis, Sénégal
- Pr. Abdoulaye NIANG, Université Gaston Berger, Saint-Louis, Sénégal.
- Pr. Mwamba CABAKULU, Université Gaston Berger, Saint-Louis, Sénégal.
- Pr. Mawéja MBAYA, Université Gaston Berger, Saint-Louis, Sénégal.
- Pr. Victorien LAVOU, Université de Perpignan, France.
- Pr. Michèle SORIANO, Université de Toulouse-Le-Mirail, France.
- Pr. Wilfried MIAMPIKA, Université d'Alcalá de Henares, Madrid, Espagne.
- Pr. Mosé CHIMOUN, Université Gaston Berger, Saint-Louis, Sénégal.
- Pr. Ana María MORALES, Université Autonome de México, Mexique.
- Pr. Mbare NGOM, Morgan state university, Baltimore, USA.
- Pr. Juan Matas CABALLERO, Universidad de León, Espagne.
- Pr. Moustapha Jean BANGOURA Université Cheikh Anta Diop, Dakar Sénégal.

- Pr. Nzachée NUMBISSI, Université Cheikh Anta Diop, Dakar Sénégal.
- Pr. José Juan Batista Rodríguez, Université de La Laguna de Tenerife.
- Pr. Dolores García Padrón, Université de La Laguna de Tenerife.
- Pr. Théophile KOUI, Université de Cocody, Abidjan, côte d'Ivoire.

COMITÉ DE REDACTION

- Directeur de publication : Pr. Bégong-Bodoli BETINA
- Rédacteur en Chef : Dr. Ndioro SOW
- Secrétaire : Dr. Djidiack FAYE
- Trésorière : Dr. Ndéye Khady DIOP

MEMBRES

- Dr. Gustave DIOUSSÉ
- Mme Mme Alba RODRíGUEZ GARCíA
- Dr. Adam FAYE
- Dr. Mame Couna MBAYE

SOMMAIRE

ADJA Kouassi 4
Malam Musa : Un colon nègre (un colon pas comme les autres)

Katarina Kosovic 23
El uso de la jerga entre la policía y los ladrones

Khadidiatou Diallo 45
Sindiwe Magona's *Mother to Mother*: The Unspoken of a Text

Joseph Ngangop 67
Trivialisation du « haut » et canonisation du « bas » : lecture contrastive de « Une vie d'angoisses » de Kemadjou Njanke et de « Des nouvelles de son excellence » d'Emile Ollivier

Cheikh Gueye 89
La religión como fuente de interculturalidad e intercomprensión: una aproximación didactológica a la enseñanza del Islam en los centros educativos públicos de Tenerife

Yaye Fatou Fall 113
Codeswitching in Senegal: eine soziolinguistische Untersuchung von Wolof und Französisch in Kontakt bei Studierenden

Mor Penda Diongue 137
Recherche documentaire, nouvelles sources d´informations et traduction professionnelle

Gisèle Avome Mba 161
El desalojo en la calle de los negros: Identidad, subalternidad y resistencia de Jorge Emilio Cardoso

Trivialisation du « haut » et canonisation du « bas » : lecture contrastive de « Une vie d'angoisses » de Kemadjou Njanke et de « Des nouvelles de son excellence » d'Emile Ollivier

Joseph Ngangop
Université de Dschang, Cameroun

Résumé

La présente réflexion dégage les représentations contrastives de deux protagonistes avec une perception dysphorisante pour l'un et une tonalité euphorisante pour l'autre. Elle insiste sur la fonction évaluative des portraits, en tant que textualisation d'un référent humain et représentation de l'altérité. Aussi aboutit-elle d'une part à une dévaluation de l'humain en ouvrant une brèche sur la nature réelle des rapports d'Emile Ollivier avec les Duvalier et d'autre part à une existence gaie exprimée par Marcel Kemadjou Njanke au contact de l'altérité, comme s'il fallait conclure à une figuration dualiste du monde.

Mots clés : « Haut »- « Bas »-Euphorique-Disphorique-Portrait-Altérité

Abstract

This study presents a dichotomy between two protagonists with an euphoristic tendency on the one hand and a disphoristic one on the other. It focuses on the evaluative function of their portraits as a textual human referent and a representation of other. One of them ends with a devaluation of the human being thus indicating a realistic gap between

Emile Ollivier and the Duvalier. The other indicates a joyful existence expressed by Marcel Kemadjou Njanke in contact with others. Could this lead to a dualist configuration of the world?

Key words: Summit-Base-Euphoric-Disphoric-Portrait-Others.

Introduction

Emile Ollivier et Marcel Kemadjou Njanke ont plus d'une chose en commun ; non seulement ils sont à la fois poètes, romanciers et nouvellistes, mais aussi les deux auteurs ont déjà atteint la consécration éditoriale. En effet, ils ont obtenu de nombreux prix ; qu'il nous soit permis de ne citer que le Grand Prix du Livre de Montréal obtenu par le premier en 1991 pour son roman *Passages* et Le Prix de la jeune poésie d'Afrique Centrale décerné au second. Ils ont également commis des recueils de nouvelles auxquels nous nous intéressons dans la présente réflexion. Le premier a publié *Regarde, regarde les lions* aux éditions Albin Michel en 2001, un ensemble de quatorze nouvelles dont « Des nouvelles de son Excellence » en est le quatrième. « Une vie d'angoisse » est la troisième d'un ensemble de sept nouvelles qui constituent *Le mendiant bleu*[35] publié à L'Harmattan en 2000. Un angle pluridisciplinaire va constituer le socle méthodologique et théorique de cette entreprise : il ira de la sémiotique entendue comme la « science dont l'objet est l'ensemble des processus de signification – processus dont le signe est l'instrument » (Klinkinberg, 2010 :706) à la stylistique en passant par l'approche immanente chère au structuralisme.

[35] Après les citations, les deux recueils de nouvelles à savoir *Regarde, regarde les lions* et *Le mendiant bleu* seront respectivement désignés par RRL et MB, suivis de la page.

Le succès du roman a quelque peu étouffé la nouvelle, or celle-ci en tant que petit roman, est un microcosme qui ouvre au macrocosme et il est bien connu que l'étincelle peut jaillir même de la plus petite des forges. C'est dire la nécessité voire l'urgence qu'il y a à s'intéresser à ce genre littéraire car, selon Astier,

> Alors que la mondialisation des échanges progresse, que le monde devient un pour tous, des mondes-miniatures s'imposent, des pays et des régions entières affirment leur identité, revendiquent leur histoire ou leur langue, réinvestissent pleinement leur espace. Quoi de plus parlant qu'une miniature, la nouvelle, pour lever le voile sur ce[s] monde[s]-là, [ceux] d'une diversité infinie et porteuse d'espoir (Astier, 2007 : quatrième de couverture).

La fortune de la nouvelle, chronique attentive des réalités quotidiennes, s'appuie sur sa pertinence, qui fait qu'elle ne s'embarrasse pas de superflu, même si son ancrage au réel se déploie dans un univers fictif. Ce genre est facile à appréhender car de la scénographie fictive à la scénographie effective, il n'y a qu'un pas que les nouvelles permettent de franchir. Aussi la force de la nouvelle réside-t-elle dans l'hypotypose, « censée mettre sous les yeux du lecteur l'objet ou la scène décrits » (Patrick Bacry, 1992 :246-247). L'analyse est bâtie autour de la comparaison, stratégie argumentative pertinente juxtaposant deux types de comportements humains parmi lesquels le lecteur doit choisir. Il s'agit d'une représentation contrastive des protagonistes des nouvelles indiquées supra.

Le contraste des classes

Les principaux protagonistes des deux nouvelles appartiennent à des catégories sociales différentes. La nouvelle d'Emile Ollivier campe le personnage de Son Excellence, un ancien chef d'Etat. On connaît tout le protocole et tout le faste qui accompagnent habituellement le sommet de l'Etat. « Son Excellence », appellation auréolée d'attributs de majesté, est un titre réservé aux ambassadeurs, ministres, évêques, chefs d'Etat, etc. Bien plus, « Papaphis » qui signifie littéralement fils de papa, nom qui bruit de facilité et de sinécure, renvoie à un enfant cajolé, né rasé, avec une cuillère à la bouche et qui, du haut de sa toute puissance, toise le monde qui s'étale à ses pieds. La nouvelle de Kemadjou Njanke, en revanche, accorde le primat aux individus issus de la basse couche sociale avec des êtres dont l'existence n'est pas de tout repos parce que leur « vie d'angoisses » ne leur accorde aucun entracte joyeux. Sandjon est un petit commerçant qui tient un comptoir au marché central de Yaoundé.

On peut tenter une explication à propos de la prédilection des nouvellistes pour l'une ou l'autre catégorie sociale. Emile Ollivier a fait des études de philosophie à l'Ecole Normale Supérieure de Haïti ; c'est un écrivain haïtien exilé à Montréal et décidé – comme il est de coutume pour tous les exilés de l'île – à offrir une caricature de son bourreau, un des principaux responsables de la fuite des cerveaux à Haïti, à savoir Jean-Claude Duvalier. « Québécois le jour et Haïtien la nuit», comme il aime à se faire appeler, cet écrivain né en 1940 à Port-au-Prince, Haïti, et décédé le 10 novembre 2002, a vécu au Québec où il a émigré en 1965 et où il fut sociologue, professeur à la Faculté des Sciences de l'Education de l'Université de Montréal. Au regard du parcours de l'écrivain exilé, ayant accumulé une dose considérable d'amertume, il y a lieu de se demander si le principe de neutralité si

cher aux écrivains réalistes peut être observé par une victime des Duvalier.

Quant à Kemadjou Njanke, après des études de droit à l'Université de Yaoundé, il s'est converti au commerce au marché central de Douala. Dans son activité quotidienne, il côtoie des diplômés de l'enseignement supérieur réduit au petit commerce. Nul doute que le nouvelliste transmet une part de lui-même à sa créature, qui évolue dans le même espace. On ne peut ne pas mentionner que ce parcours est atypique car l'écrivain entre par effraction dans ce milieu, considéré dans la mentalité collective comme réservé à ceux qui ne sont pas allés à l'école. Bien plus, il y a comme un paradigme de l'oxymore, car comment concilier l'écriture qui recommande silence et solitude avec le marché dont l'ambiance est au tintamarre, au bruit et aux mondanités ? Il y a d'un côté la haute société, le sommet de la hiérarchie, le milieu qui sied à la pensée, la bourgeoisie, de l'autre, le bas de l'échelle, la pègre, l'endroit peu propice à la réflexion, toutes choses que symbolisent le « haut » et le « bas ». Un regard alternatif et contrastif sera posé sur les deux classes. Ainsi, un cordon ombilical lie la biographie des auteurs à la thématique de leurs œuvres ou à leurs choix narratifs.

Un début quasi identique : au commencement était le bonheur…

Les protagonistes respectifs des deux nouvelles se ressemblent, mutatis mutandis, au début de leur aventure. Il suffit de parcourir leur itinéraire, particulièrement riant au début, pour s'en convaincre. Sandjon, nanti d'une maîtrise en droit des affaires, décroche un emploi juteux grâce à l'appui d'une jeune fille de bonne famille qui s'est amourachée de lui. Comptable dans un établissement hôtelier de trois étoiles, il est assez bien rémunéré pour mener une existence décente. L'appartement confortable qu'il occupe dans un quartier huppé de la cité est une conséquence positive de son aisance matérielle.

Malheureusement, il s'agit d'une victoire à la Pyrrhus car il sera très vite privé de son parapluie protecteur. En effet, la belle, son bouclier, s'éprend d'un autre galant dans les bras duquel elle s'assoupit et Sandjon perd l'emploi qui procurait un lucre consistant avec tout le prestige qui l'accompagne.

Papaphis emprunte à peu près la même voie car il flirte avec les cimes de la gloire avant de connaître une chute libre. Il succède à son père comme il est de coutume dans les républiques bananières et connaît une vie de faste. Au-delà des salves de coups de canon qui marquent son accession au pouvoir, il est couvert de lauriers ; le narrateur déclare sur un ton ironique que « sa poitrine (est) bardée de décorations gagnées sur on ne sait quel champ d'honneur » (RRL, 73). Un autre indice de bonheur se trouve dans les somptueuses noces du Prince avec Suze-Anne, où le marié et la mariée, à bord d'une automobile luxueuse, « la jet-set internationale » (RRL, 74), bénéficient des attentions des dignitaires religieux, des ambassades et des consulats. Le cortège nuptial composé de « Mercedes enrubannées » (RRL, 74), agrémenté de la parade des fillettes et demoiselles d'honneur, du défilé des hauts fonctionnaires, témoigne de la magnificence des festivités. Si on ajoute à cela la satisfaction des convives, affriolés par la bonne chère, vautrés dans des canapés, le visage radieux, on aura compris tout le succès de l'événement. Le Président est cajolé ; c'est « le temps où les épouses de ministres, de hauts fonctionnaires se disputaient le privilège de lui tenir ostentatoirement compagnie, prêtes à verser des larmes diluviennes sur ses petits malheurs quotidiens » (RRL, 75). Les délices, le prince en a eu à profusion. Une bonne partie de la nouvelle est un condensé d'une vie agrémentée par les prévenances bourgeoises, marquée par un déploiement de magnificences et de somptuosités. Comme on le constate, tout commence avec faste pour les deux personnages. Mais le bonheur ne dure que le temps des roses et tout s'écroule. Les

représentations euphorisantes ne doivent pas éclipser la tonalité dysphorique des récits.

Au plus profond des marais : chutes et déboires

Comment ne pas évoquer la violence urbaine dont les deux protagonistes sont victimes ? A en croire Véronique Bonnet, « La représentation fictionnelle de la ville africaine se conjugue souvent avec une mise en scène des différents types de violences susceptibles de toucher, sinon d'anéantir les personnages, de dégrader inexorablement les lieux, de briser les symboles qui leur sont associés » (2002 : 20). Le règne de Papaphis, fait de dictature, est un catalogue de brimades exercées sur des sujets qui subissent déjà les dures épreuves de la quotidienneté. Aussi ne s'est-il pas départi des réflexes d'arrestations et d'embastillements qui ont caractérisé le règne de son père. Et comme la violence appelle la violence, ce peuple se lève comme un seul homme et le chasse du pouvoir. L'instance productive de la violence est le président non élu par son peuple. A sa suite, ce dernier s'engage à « produire une contre violence destinée à détruire ce qui constitue la source des maux dont il souffre » (Mouralis, 2002 : 13). Par effet boomerang, le tortionnaire se mue en victime. Quant à Sandjon, ses multiples dépossessions professionnelles, matérielles et psychologiques n'en sont pas moins des violences qui le poussent à des réajustements plus ou moins douloureux. D'ailleurs le titre de la nouvelle, « Vie d'angoisses », métaphorise la violence.

Monter figure le dualisme existentiel ; il connote l'enfer et le paradis ; si l'enfer de la montée mène au paradis, il y a aussi la chute subséquente de ce paradis ou des voluptés idéales du sommet où l'homme jouirait d'une « ontologie de la tranquillité » (Fosso, 2000 :7). Emile Ollivier et Marcel Kemadjou Njanke, nouvellistes verticalistes qui intègrent à la fois le haut et le bas, offrent à leurs protagonistes respectifs un parcours qui reflète « le contraste oppositif de la vie,

euphorisante et dysphorisante » (Fosso,op.cit. : 15). On peut rêver des sommets ; seulement, le plus difficile est de s'y maintenir. Car « une psychologie de la verticalité intègre toujours les impressions de la chute » (Fosso, 18). Le parcours en dents de scie de Sandjon est un parcours de combattant fait de défaites, de tribulations, de déboires. Il y a d'abord la tentative ratée de l'immigration en Australie, une histoire d'escroquerie orchestrée par un « fayman », homme véreux qui s'empare de toutes ses économies et le réduit à néant. La honte consécutive à ce forfait est d'autant plus profonde que son vigilant oncle lui avait recommandé la circonspection. Il y a ensuite la perte de son emploi de comptable qui le congédie du centre ville pour les bidonvilles de la périphérie où il trouve refuge dans un « trou de rats et de moustiques » (RRL, 45). Bien plus, abandonné par les amis et connaissances dans cette situation de dénuement total, il s'enfonce dans une thébaïde à nulle autre pareille. Il y a aussi l'exercice de petits métiers puis à nouveau un poste de comptable dans une modeste structure qui ne tarde pas à faire faillite à cause de la mauvaise gestion de son propriétaire. Aux affres du chômage se greffe une maladie vénérienne qui le ruine moralement. Il y a enfin l'APE (Association des parents d'élèves) qui le récupère et lui confie des cours d'économie dans un lycée. Non payé pendant cinq mois, il engrosse une de ses élèves et prend la clé des champs. Il se retrouve finalement au marché. Ce parcours fait découvrir « le rôle thématique » qui renvoie à une catégorie sociale (Commerçant) par laquelle on identifie le personnage sur le plan du contenu (Jouve, 1997 : 53).

Le renversement de Papaphis emporté par un soulèvement populaire ouvre pour lui un cycle de calvaire inauguré par un exil douloureux. Il souffre d'insomnie, ses nuits sont perturbées par la récurrence d'images violentes qui ont engendré « la fuite sous une haie de crachats et d'insultes » (RRL, 65). La villa qu'il habite en exil à la côte d'azur est bien en-deça du confort insolent du palais présidentiel

haïtien ; l'éclat de la façade extérieure est trompeur puisqu'il contraste avec la ruine de l'intérieur caractérisé par la tristesse, l'étroitesse, l'austérité, l'humidité des murs. Le jardin, négligé, est envahi par les herbes. Sa mère a la nostalgie de « pelouses parfaitement entretenues, de parterres fleuris de roses et d'œillets, de chutes dégringolantes venant mourir au fond de vastes bassins, de jets d'eau ingénieusement musicaux » (RRL, 68). Pour mettre en relief le contraste entre hier et aujourd'hui, le narrateur s'interroge : « Gardait-elle encore souvenir de ce paysage heureux où le soleil, quand il prend congé, enflamme les bougainvillées et rosit de son ton le plus suave, le plus exquis, le blanc des jasmins de nuit ? » (RRL, 68). Le jardin est envahi de ronces, revenu presque à l'état primitif.

Il faut noter le malaise du locataire dans ce lieu impur. Ce mal-être est accentué par les problèmes d'intendance. Le narrateur évoque « son appauvrissement et son désarroi. Car il était pratiquement sans le sou, rencontrait des problèmes insurmontables pour régler les factures de gaz, d'électricité. Lui qui avait été tout-puissant ! Lui qu'on disait né coiffé, une cuillère en argent à la bouche, successeur à vie d'un père à vie ! » (RRL, 70). L'Histoire confirme que Jean-Claude Duvalier a perdu l'essentiel de sa fortune suite à son divorce en 1993. L'ex-président ne se porte pas à merveille. On sait que, moralement, il est déjà atteint. Sa santé physique est aussi largement entamée ; la preuve, seulement la quarantaine à peine sonnée, il souffre déjà de douleurs rhumatismales. La presse accentue sa descente aux enfers en le peignant négativement comme un malade de Sida. Enfin, c'est un homme vieilli qui esquive la glace afin de ne pas être confronté à la hideur et à la décrépitude qui le caractérisent. Sa souffrance atteint son acmé avec la visite d'un homme fantôme qui le traumatise. Il s'agit d'une de ses nombreuses victimes innocentes qu'il a fait fusiller il y a vingt ans. Cette vision de zombi est un spectacle qui érode davantage sa conscience. L'emploi des adjectifs ternes confère à ce tableau une

valeur répulsive, agrémentée par des axiologiques péjoratifs qui dominent le portrait. Finie l'époque où il voyait les yeux se baisser à sa rencontre, les tailles s'incliner avec obséquiosité à son passage. L'auteur programme l'investissement affectif du lecteur, pas en l'inscrivant dans la diégèse par des marqueurs explicites, mais en convoquant l'histoire par la mention de l'ascendance biographique du personnage, comme par souci d'interpeller le devoir de mémoire. Ce rappel du passé renforce la caractérisation péjorative que la charge de certains mots ou expressions avait déjà mise en exergue.

Situation finale : le héros et l'anti-héros

Le contraste de vision que semble relever Jean-Marie Wounfa quant aux personnages convient bien à Sandjon et à Papahis :

> Par opposition aux personnages statiques et très souvent négatifs caractérisés par une psychologie qui n'évolue pas, le personnage épais est celui qui surprend le lecteur par la capacité à s'adapter à des situations nouvelles, d'ajuster son comportement et ses opinions à certaines circonstances. Confrontés à la prise de décision, ils se laissent généralement guidés par le bon sens qui vise la sauvegarde de l'ordre ou de l'intérêt général. Ils font alors preuve de dépassement de soi, d'abnégation, de clairvoyance, d'élévation d'esprit et de courage (Wounfa, 2013 :160).

Au regard de la posture des deux protagonistes, il y a lieu de cataloguer l'un comme héros et l'autre comme anti-héros. Mais les deux notions nécessitent au préalable des clarifications, d'autant plus qu'aucun des textes n'offre un contrat initial permettant de les

déterminer. Le héros peut être celui qui reproduit l'ordre social lorsqu'il est bâti sur un consensus ou qui le subvertit dans le but de le corriger positivement. Le héros se construit à partir d'une base morale qui détermine le rapport émotionnel de sympathie ou d'antipathie développé à son égard. Pour Claude Bremond, « en jouant sur les mots, on pourrait dire que le héros est toujours un héraut (celui qui supporte et proclame les valeurs d'une société ou d'un groupe)[…) Le héros est donc à la fois un produit a priori (de la culture) et a posteriori (construit par le récit) » (1977 : 177-178). Il n'y a que la présentation des protagonistes au plan physique, moral ou psychologique pour les cataloguer car « Le portrait est souvent le lieu de fixation privilégié de traits descriptifs à fortes connotations positives ou négatives » (1977 : 178).

Sandjon : le héros

Le personnage dispose de nombreux atouts qui en font un héros, parmi lesquels ses lectures enrichissantes et la capitalisation de ses déboires. Monter et descendre ne sont pas seulement antagonistes ; ils sont aussi complémentaires dans la mesure où les difficultés secouent l'homme et le tirent de sa torpeur. Sandjon peut être considéré comme un intellectuel au regard de son parcours scolaire sanctionné par l'obtention de nombreux parchemins dont les plus prestigieux sont la licence et la maîtrise en droit des affaires. Lorsqu'on ajoute à cela sa passion pour la lecture d'œuvres littéraires dont il s'inspire dans sa vie quotidienne, il n'y a plus lieu de douter de ce statut. Le monde dans lequel nous vivons n'est-il pas un grand livre ? Il n'hésitera pas à en prescrire à son ami Baleba gagné par une aigreur et une acrimonie à nulle autre pareille. Grâce à ses lectures, il a appris à tout relativiser et surtout à vivre joyeux. Il prône la purgation par le rire des déboires infligés par la vie. C'est pourquoi il distille la bonne humeur autour de

lui et dégage des énergies positives. Aussi ne cache-t-il pas son secret à son ami :

- As-tu déjà lu *Le Barbier de Séville* de Beaumarchais ? s'enquit Sandjon, pensif.
- Je ne crois pas, non, non.
- Bon, il y a dans cette pièce un dialogue intéressant entre le Comte et Figaro. A la question de savoir là où il tire une si gaie philosophie, Figaro répond en toute confiance : « L'habitude du malheur, je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer. » (MB, 43).

Ainsi, Sandjon se veut un « acteur » qui, dans sa quête, affronte les « opposants » avec l'aide de son principal « adjuvant » qu'est la lecture (Jouve, 1997 : 52). A cette première thérapeutique qui consiste en l'imitation du personnage de Beaumarchais, il ajoute une deuxième, puisée dans sa culture :

- C'est donc là, la clé ?
- Bien sûr ! Imite Figaro, aie toujours cette formule sur les lèvres : je ris de tout. En outre, lorsque tu es triste, souviens-toi des gros rires des masques Bamiléké et tu comprendras qu'en réalité, tout n'est que sourire, rire et plaisir. (MB 43).

La signifiance des masques bamiléké garde une suggestivité expressive. Le personnage souligne ainsi l'urgence idéologique qu'il y a à s'inspirer du patrimoine culturel africain pour résoudre ses problèmes. Il lit la symbolique iconique en décryptant le message qui s'enracine dans un élément culturel du terroir dont l'exploitation positive est de mise. Ce faisant, Sandjon régule son rapport à la vie à partir d'un tréfonds culturel érigé en code de référence, comme s'il était conscient, pour paraphraser François Sengat Kuo, que l'arbre ne

s'élance à la conquête du soleil qu'en plongeant ses racines dans la terre nourricière. Sandjon, inspiré par les livres et par sa culture, prend la vie du bon côté ; l'arrière-base socioculturelle couplée à l'ouverture caractérise l'homme moderne qui s'appuie sur ses us et coutumes pour aller à la conquête du monde ; c'est une invitation, à en croire Gabriel Kuitché Fonkou, à « (se) mettre autant à l'école du village qu'à celle du Blanc » (2001 : 14) et si Baleba est affriolé par le rayonnement et la bonhomie de son ami, c'est parce que, tout compte fait, il y a trouvé des traits positifs. C'est ainsi qu'il lui tend la main pour lui demander humblement de soigner son cœur en peine, de guérir son désarroi. On ne saurait également ne pas y lire la prise en compte des savoirs de la « périphérie », investis d'une charge culturelle et symbolique singulière, que le « centre » a savamment marginalisés et qui participent d'une approche défendue par le Postcolonial Studies. Le nouvelliste puise les ressorts de sa poétique dans sa culture, comme par souci de contestation de l'unidimensionnalité du monde, de déconstruction des savoirs uniquement occidentaux.

Influencé par les livres, Sandjon se livre à une lecture positive de ses déboires. Il capitalise chaque fois ses échecs et repart sur des bases nouvelles. C'est ainsi qu'il accepte les difficultés et les affronte, pour ne pas dire qu'il les défie. « Seuls les faibles ont peur de la souffrance » (MB, 42), affirme-t-il. L'invitation de Baleba à venir vivre avec lui dans sa modeste chambre participe d'un acte d'humanisme. Dans le même esprit d'altruisme, il partage son repas avec son désormais co-chambrier, un repas simple, fait de haricot, de bâton de manioc et de banane. Donner à autrui est un acte de charité, l'une des lois divines. L'appétit lors du repas est rehaussé par l'humour avec lequel il déroule les péripéties les plus cocasses de sa vie.

Son raisonnement, les propos pertinents qu'il tient, sont le fruit d'une observation minutieuse de la vie ; par exemple, lorsqu'il veut

stigmatiser la paresse et exalter l'effort, il affirme que « Rien n'est facile à obtenir dans ce monde et ce qu'on obtient facilement s'en va comme un courant d'air » (MB, 44). Abandonné par ses proches au plus fort de la crise qu'il a traversée, il en vient à déduire que « dans ce monde, être pauvre est pire que pécher » (MB, 45). Mais la misère n'est pas que négative ; l'épreuve permet à Sandjon de révéler sa force psychologique ; grâce au dénuement, il goûte « la sympathie humaine » (MB, 45), se départit de la morgue hautaine des moments fastes pour retrouver l'humilité et procéder au mea culpa : « Ce fut aussi une leçon pour moi car ce dénuement total me poussa à me réconcilier avec ceux que mes excès précédents avaient blessés » (MB, 45). Sandjon en profite pour créditer son compte affectif et rétablir un « réseau de relations » (Bourneuf et Ouellet, 1972 : 150) qui s'était effrité. Lorsqu'il retrouve un emploi, il devient sage, chat échaudé craignant l'eau froide, et prévoit les lendemains par une attitude responsable : « Pour éviter de retomber dans les mêmes erreurs, j'économisais opiniâtrement, fuyais toute mauvaise compagnie » (MB 45). Ainsi, « les obstacles permettent au personnage de se sculpter lui-même, de manifester ses qualités d'homme agissant […] il veut maîtriser le monde : sa maîtrise du monde est signe de sa valeur » (Bourneuf et Ouellet, 1972 : 152).

Un sens profond de responsabilité l'habite. Il engrosse une fille, l'abandonne d'abord, revient par la suite, se réconcilie avec elle et avec la famille de cette dernière, s'occupe de son enfant et projette d'épouser sa mère. Ce faisant, il répare une injustice, adopte une posture qui ne choque pas et s'engage par le fait même, à ne pas déstabiliser l'ordre établi ; il renforce le système normatif en vigueur dans la société de référence. C'est dire qu'en dépit de quelques écarts de conduite, il nourrit des intentions nobles. C'est dans la même optique qu'il donne de précieux conseils à son ami Baleba. Ce dernier, bien qu'intellectuellement robuste, s'est présenté à des concours sans

succès et, envahi par l'amertume de l'échec, il est gagné par le dépit. Il suit néanmoins les recommandations de son ami selon lesquelles il faut accepter le premier travail venu, quel qu'il soit. C'est ainsi que Baleba dispense des cours à deux enfants de Terminale. Grâce à l'enseignement, il renaît, resplendit de paix, trouve la sérénité. « Désormais, ses nuits n'étaient plus dramatiques, il les passait après ses cours à rire avec son ami et à dormir sans appréhensions, avec le mot « espoir » gravé au fond de son cœur » (MB, 51). Tout se passe comme si Sandjon soumet Baleba à un rituel de purification nécessaire à sa réinsertion sociale. Le premier réveille le second de sa léthargie, le soulage de l'amertume, ce faix qui l'écrase, le libère de cette gangue épaisse qui tente de l'engluer dans des considérations irréalistes. Sandjon gagne progressivement la sympathie du lecteur plus ou moins manipulé par la structure argumentative de la nouvelle.

Le héros inspire. Sandjon apprend à Baleba qu'en attendant d'exercer le métier auquel on aspire, on ne perd rien à se consacrer à des occupations secondaires et utiles. Un jeune n'a pas à se croiser les bras « en l'attitude stérile du spectateur indifférent » (Césaire) pour attendre que les alouettes tombent toutes rôties du ciel. Cette philosophie pragmatique donne du relief au personnage. Il bénéficie des qualifications descriptives qui s'inscrivent dans la logique d'une évaluation méliorative des référents humains.

En somme, sa vie alterne entre exercices de petits métiers et chômage. Ce parcours de combattant durcit l'homme et le nouvelliste en fait un héros. Ses tribulations n'ont ni esquinté son énergie ni émoussé sa vivacité. Il émerge grandi de ses échecs. La logique qui sous-tend son comportement participe d'un « programme narratif » intéressant. Dans la perspective de l'analyse sémiologique, « le faire du personnage » dégage son « rôle actantiel » ; Sandjon est une « force agissante au fondement de la dynamique narrative » (Jouve, 60). Ce

que ne semble pas être le personnage principal de la nouvelle d'Emile Ollivier.

4.2. Papaphis : l'anti-héros

L'inertie du personnage suscite de l'antipathie à son égard ; depuis son éviction du trône il y a une quinzaine d'années, il n'a jamais rien entrepris pour améliorer sa situation. Ce caractère apathique et veule le disqualifie de toute action louable ; Des signes qui trahissent sa mollesse essaiment le texte ; le narrateur parle, entre autres, d' « une certaine lassitude, la fatigue d'un homme qui s'est arc-bouté aux commandes, bons vents, mauvais vents » (RRL, 72). Or « Le portrait, instrument essentiel de la caractérisation du personnage, participe logiquement à son évaluation » (Jouve, 58). Celui de papaphis recèle d'indices de dévaluation qui montre un être au creux de la vague. Son vieillissement prématuré est un signe de décadence accélérée.

Comment un homme aussi impopulaire, chassé de son pays, ayant à son passif un nombre impressionnant d'ennemis, peut-il inspirer le lecteur ? Surtout qu'il n'est pas arrivé au pouvoir à la suite d'épreuves remportées avec plus ou moins de brio. C'est Duvalier qui a donné le pouvoir à son fils Jean-Claude Duvalier, dans la pure tradition de la succession dynastique. En affirmant que « le petit du tigre est un tigre » (RRL, 73), l'auteur veut signifier que le fils est le sosie de son géniteur, de triste mémoire. En effet, Baby Doc a continué l'entreprise macabre de Papa Doc et à en croire le narrateur, « le désastre que son règne (a) provoqué […] laisserait des blessures qui ruisselleraient au troisième millénaire » (RRL, 65-66). Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Le personnage est d'autant plus condamné à l'échec que son entourage immédiat est mauvais. Sa compagne, en particulier, ne fait pas bonne presse ; son portrait est très peu flatteur ; Papaphis n'a pas connu de temps de grâce ; car

> Si belle que fût la noce, les lendemains ne chantèrent pas. Tant qu'il avait eu devant lui la perspective du mariage, il avait cru voir se dessiner un paradis de volupté. Mais avec Suze-Anne, il n'avait connu qu'un face-à-face lugubre. Elle cumulait les pires défauts : frivolité, superficialité, paillardise, prodigalité. Sa mère avait eu raison qui lui avait conseillé de boire de l'arsenic plutôt que d'épouser cette crotale (RRL, 74-75).

La preuve, pendant les moments critiques qu'il traverse, il est seul, son épouse l'ayant abandonné. Vivant en claustration à l'extérieur de son pays et privé de l'apport de son épouse, il perd d'emblée l'équilibre somatique et psychologique indispensable à son épanouissement. Tati Loutard (2006 : 192), en vantant une de ses créatures, reconnaît implicitement les compétences féminines en ces termes : « Mouna, c'était, en somme, un don du ciel. A la fois une compagne et une sorte de médecin de l'âme, dans les moments d'égarement ». La mère a beau être là, elle ne comble pas le manque affectif de cet homme, d'autant plus qu'elle est affaiblie par la sénilité. L'octogénaire, en dépit de sa volonté, ne peut plus offrir le meilleur à son fils. L'Histoire haïtienne confirme que la femme de Jean-Claude Duvalier, une Mulâtresse, était un cheval de Troie dans la maison et a été pour beaucoup dans son impopularité. L'extravagance des noces du couple est un fait historique avéré. Le mariage avec Michèle Bennett, une jeune mulâtresse de la haute bourgeoisie haïtienne, le 27 mai 1980, a coûté deux millions de dollars américains. Au regard de cette indiscrétion d'alcôve, on peut dire que l'imaginaire littéraire est arrimé au réel. Il n'y a cependant pas reproduction du réel, ce qui équivaudrait à la négation du travail d'artiste ; on parlerait de tentative de reconstruction du réel par la médiation d'une écriture. Car la verbalisation des éléments de l'univers

référentiel passe par le prisme déformant de la subjectivité de l'écrivain.

Ainsi privé de la famille nucléaire, sans femme et sans enfants, sa solitude n'en est que plus profonde ; « Exilé, il passait ses journées enfermé dans ce nid à courant d'air, en compagnie de sa mère, de sa nourrice-femme-de-ménage-cuisinière et de son homme à tout faire… » (RRL, 75). Son esseulement progressif est la preuve que l'étau se resserre autour de lui. Même Nazar, son homme-lige, finit par le quitter. Ces éléments apparemment anodins ne peuvent être négligés lorsqu'on s'interroge sur le sens et la valeur d'une figure romanesque dont on connaît la responsabilité sociale et qui a en charge le destin de ses compatriotes. Un chef d'Etat mal marié comme Papaphis est d'emblée mal parti. Duvalier fils a divorcé d'avec Michèle Bennett.

La lassitude, l'anxiété et le désarroi marquent ses traits. Il subit l'accablant quotidien, liquefié par la perte du pouvoir. Papaphis n'a aucune prise sur les événements. Tout lui échappe et il subit les faits. Il est vaincu. C'est un « patient » affecté par des « processus modificateurs » (Bremond, 1973 : 134). Les sapes successives du personnage sont flagrantes. Tout se passe comme si l'auteur voudrait le soustraire des sommets pour le restituer à son milieu naturel, celui-là qu'il n'aurait jamais quitté s'il n'avait pas eu son providentiel père de président.

Parmi les réflexions théoriques consacrées à l'individu rivé à la chose par un désir absolu, celle de Julia kristeva qui analyse « la structure mélancolico-dépressive comme un état-limite sous-jacent à la créativité » (cité par Thumerel, 1998 : 160) semble aller convenablement à Papaphis ; Kristeva s'intéresse non au « phénotexte » mais au « génotexte », « c'est-à-dire le texte comme lieu où s'articulent les signes et les pulsions » (1998 :159). L'anti-héros ici est un personnage mélancolique or « Le mélancolique, affirme

Thumerel, est celui qui est hanté par la Chose qu'il a perdue – à savoir cet Autre de lui-même qui est à la fois propre et impropre, son pré-objet de désir » (1998 : 160). Son portrait rentre dans une thématique de la dépréciation. Il y a une accumulation des faits qui mime syntaxiquement l'ambiance malsaine qui prévaut.

Papaphis est un personnage « référentiel » (Hamon, 57) ; son nom est assez significatif ; l'auteur croit brouiller le référent en s'abstenant de donner le véritable nom du personnage historique ; mais à partir des marques textuelles, la fiction aide à retrouver la réalité ; Papaphis serait la version fictive de Baby Doc qui renvoie à Jean-Claude Duvalier, fils de François Duvalier appelé Papa Doc. A ce titre, Papaphis, ironie railleuse, ne saurait être perçu comme une entité autonome, politiquement vierge mais comme quelqu'un lié à son père et déterminé par lui. La densité référentielle de ce nom crève les yeux à force d'évidence ; malgré le relatif brouillage du texte, il est suffisamment motivé. La triste célébrité de son géniteur ne présage pas d'un lendemain enchanteur pour lui. Le portrait biographique du personnage, qui fait référence à son passé et à son ascendance, ne milite pas en sa faveur, et hypothèque gravement sa latitude narrative, d'autant plus que ce portrait a une valeur explicative. Son incapacité à être un bon président est la preuve supplémentaire que son père lui a transmis des traits de caractères nocifs. Allégorie caricaturale de la dictature, il n'est plus que l'ombre de lui-même et adopte un profil bas. L'antipathie qui sourd de cette nouvelle montre que le narrateur et l'auteur semblent se délecter de sa mésaventure et ne ménagent aucune stratégie pour faire descendre le potentat de son piédestal, d'où le titre fortement ironique « Des nouvelles de son excellence ». Il y a lieu de mentionner qu'ici, la focalisation porte sur un titre officiel au superlatif qui le dépossède de ses nom et prénom. Homme politique déchu, Jean-Claude Duvalier est né le 3 juillet 1951 à Port-au-Prince et décédé à Pétion-Ville le 4 octobre 2014 d'une crise cardiaque. Président de la

République d'Haïti de 1971 à 1986, il a mené un train de vie fastueux dans l'un des pays les plus pauvres d'Amérique. Par respect pour les victimes des Duvalier, il n'a pas eu de funérailles nationales.

L'attitude détermine l'altitude ; Sandjon, doué d'un esprit positif, gagne des hauteurs tandis que Papaphis qui émet des ondes négatives, chute. La volonté de puissance de l'un s'oppose à l'état ankylosé de l'autre. Le premier sait que la pente est abrupte mais il continue à tendre la main vers le sommet ; le second est un anti-héros parce que, non seulement il n'a pas pu vaincre la pesanteur mais il semble l'accepter stoïquement. La nature joyeuse de Sandjon le campe comme une figure exceptionnelle, parce qu'il émerge de la morosité générale du milieu ambiant pour incarner l'espoir. Le héros n'est pas seulement le personnage qui occupe une place essentielle dans l'économie de l'intrigue, aussi s'affiche-t-il comme « celui qui accomplit les actions décisives, même s'il ne les réussit pas toujours » (Jouve, 62). L'idéal de vie de Sandjon, ses quêtes multiples, suffisent à lui garantir son héroïsme. Par contre, l'être et le faire de Papaphis jouent en sa défaveur, d'où la déconfiture de cette figure emblématique. L'un se forme à l'école des mauvaises passes qu'il aura traversées ; la fin malheureuse réservée à l'autre est une sanction négative de ses actes ; c'est un hypotexte dont l'hypertexte serait l'Apocalypse, où l'intervention divine bat en brèche le mal.

Conclusion

A en croire Jouve, « L'intérêt du portrait psychologique est de créer un lien affectif entre le personnage et le lecteur : il suscitera, selon les cas, admiration, pitié ou mépris » (1997 :59). On comprend pourquoi, au regard de cette affirmation, Sandjon, « self-made man », ne peut qu'être admiré et placé sur le piédestal de héros tandis que Papaphis, individu préfabriqué marchant sur les brisées de son créateur de père, dieu tombé, est remis au jugement de l'homme et de l'histoire. Le

verdict des deux juges est sévère et irrévocable ; le premier dispose de la faculté de l'oubli, le second d'une mémoire qui consigne plus ou moins fidèlement les faits à l'endroit de la postérité afin que nul n'en ignore.

Références bibliographiques

Astier, Pierre (2007), *Nouvelles de l'Ile Maurice*, Paris, Magellan& Cie/Courrier International, coll. « Miniatures », Textes de S. Patel, V. Rughoonundun, A. Devi, S. Ramchurn, B. de Robillard.

Bacry, Patrick (1992), *Les figures de style et autres procédés stylistiques*, Belin.

Barthes, Roland et al. (1982), *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, coll. Points.

Bonnet, Véronique (2002), « Villes africaines et écritures de la violence », *Notre Librairie No 148*, *Penser la violence*, pp.20-25.

Bourneuf, Roland et Ouellet, Réal (1972), *L'univers du roman*, Paris, PUF.

Bremond, Claude (1973), *Logique du récit*, Paris, Seuil.

Fosso (2000), « Du symbolisme de la montagne au psychisme ascensionnel chez le montagnard de l'Ouest-Cameroun », Leçon inaugurale, Rentrée solennelle de l'Université de Dschang, Inédit.

Jouve, Vincent (1997), *La poétique du roman*, Paris, SEDES.

Hamon, Philippe (1977), « Pour un statut sémiologique du personnage » in *Poétique du récit* (sous la direction de Roland Barthes, Wolfgang Kayser, Wayne C. Booth, Philippe Hamon), Paris, Seuil, Collection « Points ».

Kemadjou Njanke, Marcel (2000), *Le mendiant bleu*, Paris, L'Harmattan.

Klinkenberg, Jean-Marie (2010), « Sémiotique » in Aron Paul, Saint-Jacques Denis et Viala Alain, *Le Dictionnaire du littéraire,* Paris PUF, pp.706-708.
Kuitche Fonkou, Gabriel (2001), *Moi Taximan*, Paris, L'Harmattan.
Mouralis, Bernard (2002), « Les disparus et les vivants », *Notre Librairie No 148, Penser la violence*, pp.12-18.
Ollivier, Emile (2001), *Regarde, regarde les lions*, Paris, Albin Michel.
Tati Loutard, Jean-Baptiste (2006), *Le masque de chacal*, Paris, Présence Africaine.
Thumerel, Fabrice (1998), *La critique littéraire*, Paris, Armand Colin.
Valette, Bernard (1993), *Esthétique du roman moderne*, Paris, Nathan.
Wounfa, Jean-Marie (2013), « Gabriel Kuitché Fonkou et l'intéressement du lecteur dans Les vins aigres », in *La création littéraire de Gabriel Kuitché Fonkou* (Sous la direction d'Alain-Cyr Pangop Kameni et Clément Dili Palaï), Yaoundé, Clé, 2013, pp.131-163.

Classiques.uqac.ca/contemporains/ollivier_emile/htlm, consulté le 9novembre 2014.
www.africultures.com/php/?nav=personne, consulté le 9novembre 2014.
www.maliweb.net/art-culture/le-camerounais-marcel-kemadjou-njanke-proteur-du-festival-international-de-poesie. consulté le 9novembre 2014.
fr.wikipedia.org/wiki/jean-claude_duvalier, consulté le 9novembre 2014.